

L'emprise urbaine

Famille, familialisme et modernité à Bahia (Brésil)

Michel AGIER*

INTRODUCTION

Au Brésil, le familialisme, comme le préjugé racial, est fréquemment vu comme une forme archaïque d'organisation, de classement et de domination, appelée à disparaître avec l'industrialisation, l'urbanisation et la formation d'une société de contrat et de classes. La question se pose particulièrement à Bahia, où la région de Salvador connaît, depuis la fin des années cinquante, d'importantes transformations — que l'on peut ranger, sommairement, dans trois grands domaines : économique, urbain, et politique. La population de la ville est passée de 400 000 habitants environ en 1950 à plus de deux millions et demi aujourd'hui; des classes sociales modernes — parmi les salariés de l'industrie de pointe et des services — se sont formées sur la scène politique; une vaste périphérie de favelas rassemble la plus grande part des problèmes de chômage, de violence, d'insalubrité et de maladies de la ville, en ce sens caractéristique des grandes métropoles latino-américaines. La vieille Bahia de la douceur, des grandes familles et de la cordialité aurait perdu tous ses charmes anciens. La ville du *candomblé* et de la « démocratie raciale » est devenue un des points chauds de la culture « nègre » et d'un mouvement noir à la recherche de son espace politique. Le matriarcat bahianais n'est plus qu'une façon de gérer la misère et on se perd parfois à chercher des traces de l'ancien ordre patriarcal dominant, aux yeux duquel le pouvoir de

* Chercheur de l'Orstom au Centro de Recursos Humanos de l'Université fédérale de Bahia, et professeur visitant aux Mestrados d'architecture-urbanisme et sociologie de l'UFBA.

quelques maîtresses femmes était comme un contrepoint compensatoire (1).

Il faudrait, avant toute chose, nuancer ce tableau. Parler des incertitudes inhérentes aux réorganisations économiques et politiques de ces dernières décennies. Des courbes de croissance (de la production, de l'emploi, ou de la participation politique) en dents de scie, et donc d'un sentiment permanent de précarité et de scepticisme largement diffusé dans la population bahianaise. Mais, sans traiter ici directement de ces instabilités et de ces reflux de la modernité, on se propose d'aborder la question des archaïsmes (dans le domaine familial en particulier) en inversant l'ordre du raisonnement.

À partir de la structure des relations familiales et du familialisme des relations urbaines, on essaiera de comprendre où et comment le système urbain des relations familiales et sociales incorpore les récentes transformations globales de la société bahianaise. Plus généralement, on essaiera de repérer des éléments d'identification sociale contenus dans la théorie des pratiques d'un quartier, en tentant de voir l'emprise et l'efficacité de cette théorie sur des personnes qui partagent leur quotidien entre ce milieu urbain et d'autres espaces de référence, notamment ceux du travail.

On traitera ces questions à partir du quartier de *Liberdade*, à *Salvador* (*Bahia*). Quartier populaire et ancien, *Liberdade* comprend aujourd'hui autour de 130000 habitants (ils étaient estimés à 100000 en 1984). Sa population, principalement noire et métisse, se situe dans les niveaux de revenu inférieurs de la ville. Composé, depuis plusieurs décennies, de travailleurs du port et des industries alimentaires, ainsi que de petits commerçants de rue, artisans et boutiquiers, ouvriers et patrons de petites entreprises (ateliers de mécanique, menuiserie, construction ou transports), et de nombreuses employées domestiques, le quartier de *Liberdade* est aujourd'hui, en outre, celui qui regroupe la plus grande part des ouvriers et des employés de rangs inférieurs des nouvelles industries bahianaises du pétrole, de la pétrochimie, de la chimie, du plastique, du textile et de la métallurgie, installées au cours des trente dernières années.

D'une rue principale qui traverse tout le quartier sur un peu plus de deux kilomètres, partent les entrées d'une dizaine de sous-quartiers. Chacun est composé d'un tissu dense de venelles, d'impasses et de ruelles étroites et piétonnières, sombres et humides qui s'opposent à l'aspect plus ouvert et offert au regard des rues goudronnées. Le

(1) Sur les évolutions récentes de la société bahianaise dans les domaines évoqués ci-dessus, voir AZEVEDO (1959), WOORTMANN (1988), GUIMARÃES et CASTRO (1990), AGIER (1992), GUIMARÃES (1992).

sous-quartier étudié dans le quartier de Liberdade (qu'on appellera ici *Largo*) peut ainsi être divisé entre un espace visible (ouvert, montré) et un espace invisible (fermé, caché). D'une part, la place centrale (le *largo*, qui donne son nom au quartier) et ses rues goudronnées adjacentes ; d'autre part, les venelles (*avenidas*) (fig. 1). Cette division de l'espace sert de cadre aux classifications sociales que font les habitants du quartier et qui composent, plus que des classes sociales, des classes de familles et de maisons.

FAMILLE, RÉSIDENCE ET CLASSEMENTS SOCIAUX

La diversité des arrangements familiaux qui structurent les groupes domestiques à Salvador est un défi à l'analyse. Leur hétérogénéité rend difficile le repérage de règles générales de relations familiales. Il est alors indispensable de passer par un exercice proprement ethnologique qui consiste à construire quelques modèles à partir d'études de cas. Or, cet exercice d'identification et de classification est lui-même effectué par les habitants du quartier. D'un certain point de vue, l'anthropologie des familles urbaines n'est que la traduction et l'essai d'interprétation de l'anthropologie sociale effectuée par les sujets eux-mêmes. Leur classement distingue trois types de familles :

- les familles « de la place » ;
- les familles « nécessiteuses des *avenidas* » ;
- les familles « équilibrées des *avenidas* ».

Les anciennes familles étendues

Les familles dites « de la place » habitent autour de la place centrale du quartier et dans ses rues adjacentes. Sur la façade de leurs maisons, élégantes mais souvent abîmées, on peut lire la date de leur construction : années 1920, 1930. Quelques maisons ont été entièrement transformées entre les années quarante et les années soixante. Aujourd'hui, elles abritent plusieurs générations d'une même famille, réparties dans les deux ou trois étages des maisons, ou occupant des logements contigus le long des anciennes cours qui s'étendent derrière les maisons qui donnent sur la rue. Certains propriétaires (par héritage ou par mariage) de maisons de famille ancienne devinrent petits patrons d'affaires immobilières : quelques petits immeubles de rapport ont ainsi été construits, depuis le début des années soixante, sur le périmètre de la place centrale, dans quelques rues adjacentes et le long de certaines venelles qui partent de ces rues.

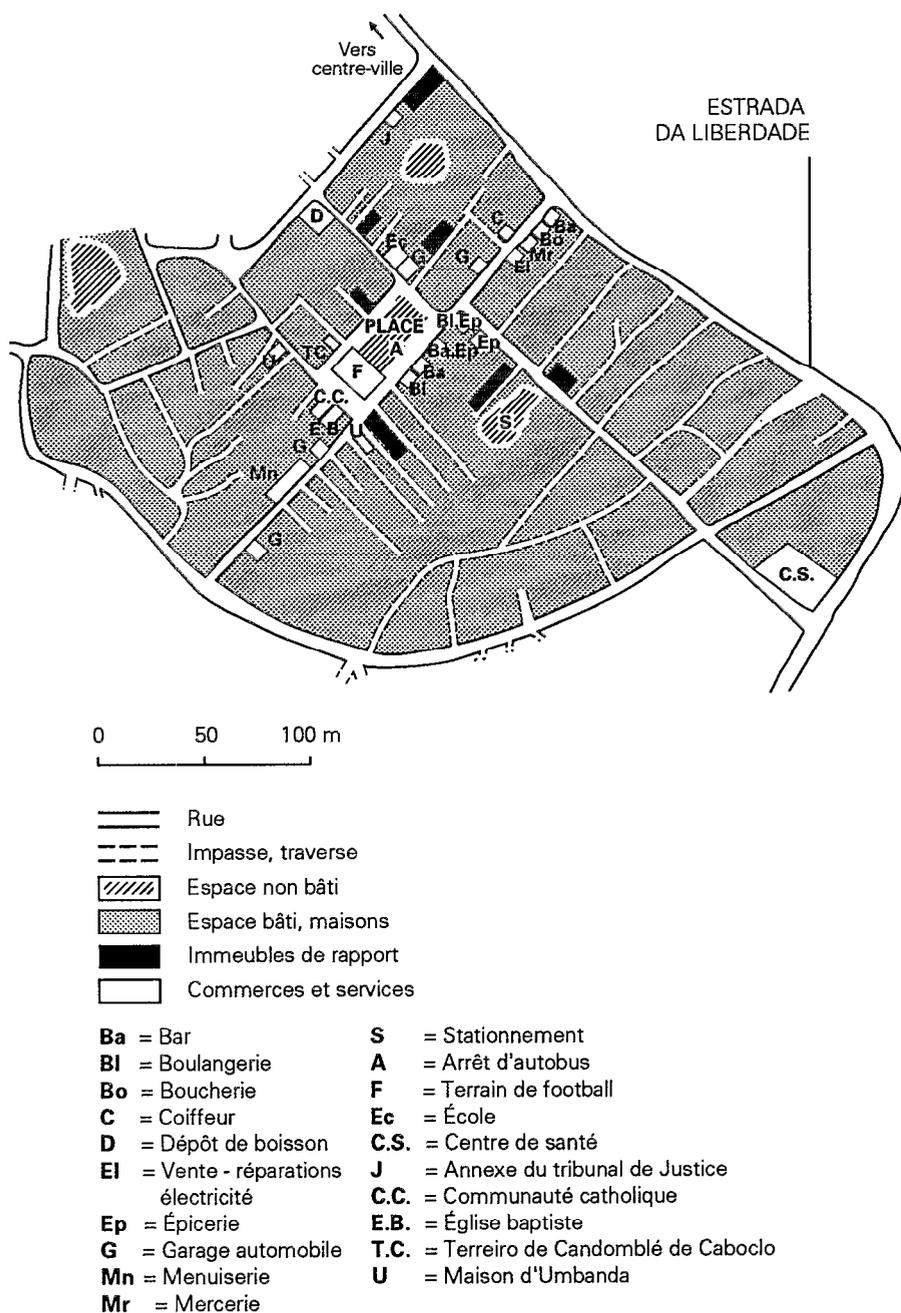


FIG. 1. — Libertade, sous-quartier du Largo.

Descendantes des anciens groupes de statut intermédiaire de la société bahianaise de la première moitié du siècle, ces familles de la place sont vues, traditionnellement, comme les plus aisées du quartier. Familles de commerçants, de fonctionnaires de rang moyen, de patrons d'ateliers ou de petites entreprises de construction, elles occupent la position dominante dans la hiérarchie locale, même si, aujourd'hui, elles ne sont plus celles (ou les seules) où l'on rencontre les revenus les plus élevés. Leur position s'est construite dans l'accumulation de pratiques familiales, immobilières et relationnelles dont le quartier était le cadre de référence. Toute famille « de la place » se caractérise ainsi par le fait de pouvoir regrouper un ensemble de *sibling* et leurs propres familles élémentaires dans une seule maison ou dans un alignement de maisons contiguës. En outre, elle peut agrandir ses groupes domestiques par l'accueil d'*agregados* — ascendants, collatéraux ou non-parents — et par la prise en charge régulière d'enfants *de criação*, élevés dans la maison jusqu'à l'âge adulte. Dans ces pratiques d'assistance et de charité, se reproduit la domination de ces familles sur les segments plus pauvres de leur parentèle et sur le réseau local de sociabilité.

Ces familles tendent à reproduire, à l'échelle modeste du quartier, la structure traditionnelle de la famille patriarcale, de laquelle se détache la figure du père, soucieux du maintien des traditions d'assistance et de charité, de la continuité de la lignée familiale et du statut local attaché au nom de la famille, transmis dans les lignes masculines.

Les familles de la place ont des descendants généralement bien scolarisés, dans les collèges, les écoles techniques ou à l'université. On trouve parmi eux des ingénieurs, des enseignantes, des médecins, etc. Beaucoup ont quitté le quartier (qui surplombe la baie) pour aller habiter de l'autre côté de la ville (vers le bord de mer et ses nouveaux quartiers de classe moyenne). Mais ils maintiennent dans leur quartier d'origine des liens sociaux conçus selon l'apprentissage familial : les positions sociales supérieures se reproduisent par le maintien des relations à caractères local, familial et cordial. Ces relations, comme celle exposée ci-dessous, mettent en rapport les différentes classes de familles du quartier.

Un habitant du quartier, opérateur dans une entreprise chimique, qui est né (en 1953), a grandi et s'est marié dans le quartier, raconte comment il fut recruté, à vingt-huit ans, dans l'entreprise où il travaille actuellement, grâce à l'appui d'un médecin dont la clinique travaillait avec l'entreprise. Il parle ensuite de ce médecin :

Le Docteur T. habitait ici. Né et élevé ici. Il jouait au foot avec nous. Il est de la famille C.T. Sa famille était très importante ici. Mais il est très simple. Dans sa famille, il y a quatre

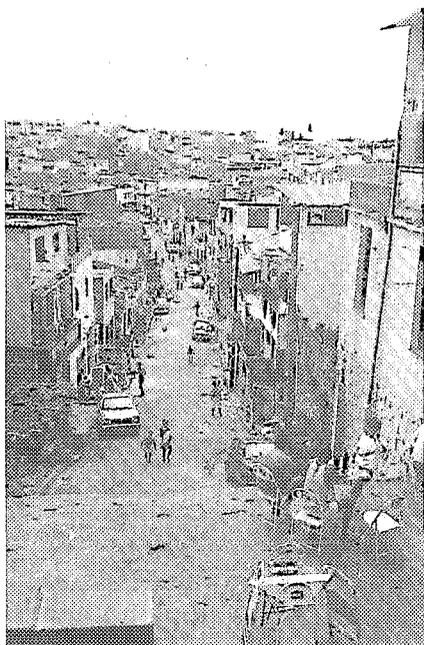
médecins. La famille habitait ici, dans cette *avenida* en face. Enfin, sa maison donnait sur la rue, là-bas. Une grande maison qu'il y a là, qui donne sur la rue. Alors, l'*avenida* était tout à eux. Les maisons étaient à eux. Après, le père est mort, les enfants ont hérité, je ne sais pas trop, certains ont vendu, d'autres ont encore des maisons ici.

J'ai toujours été du genre à cultiver les bonnes amitiés. Lui, c'est une des personnes avec qui je conserve cette amitié. À tel point qu'il habite au *Caminho das Arvores* [zone résidentielle de luxe], là-bas à Pituba [quartier de classe moyenne, vers le bord de mer], mais si aujourd'hui il y a un match, il vient me chercher pour aller avec lui à la *Fonte Nova* [stade de football]. Il va à la *Fonte Nova* avec nous, après il nous ramène ici et s'en va.

Si les familles de la place occupent (ou occupaient) les maisons avec pignon sur rue, c'est à l'arrière (appelé « jardin ») de certaines de ces maisons que se formèrent les *avenidas* (2). Dans le quartier, ce type d'habitat se développa principalement à partir de la fin des années quarante, période de migrations intenses qui amenèrent de nombreuses familles du *Recôncavo* environnant vers Salvador, jusqu'à saturer pratiquement tout l'espace constructible aujourd'hui. Comme une réplique, en réduction et à l'intérieur du tissu urbain, des « invasions » qui se développèrent, dès la même époque, dans les zones inhabitées de la ville et de sa périphérie, les *avenidas* se sont formées par des accords informels passés entre les habitants des maisons avec pignon sur rue et ceux qui allaient occuper, moyennant un loyer, les espaces vides situés à l'arrière de ces maisons. Cette pratique s'est instituée, dans certains cas, comme une pratique purement immobilière et le quartier garde la mémoire de quelques noms de familles connues pour avoir, de la sorte, ouvert de nombreuses *avenidas* sur d'anciens terrains vagues du quartier.

Celles-ci sont aujourd'hui relativement diverses du point de vue des conditions de vie et des types d'habitat. C'est parmi elles que la terminologie locale distingue, comme position sociale inférieure, les familles « nécessiteuses des *avenidas* ».

(2) Le terme *avenida* (littéralement « avenue ») désigne, ironiquement, toute sorte de venelle ou de passage non goudronné, étroit, accessible aux seuls piétons. Ce terme semble venir de la terminologie populaire de l'habitat et désignait, dans les anciennes maisons de maître du centre ville, les longs couloirs latéraux où se distribuaient les entrées des différentes pièces et des chambres. On trouve déjà, au XIX^e siècle, dans le centre appauvri de la ville et comme forme de logement populaire, construits à l'arrière des maisons avec pignon sur rue, des alignements d'habitations pauvres appelés *avenidas*.



1. Rua do Céu, Liberdade, Salvador. (Photo Michel Agier.)



2. Une avenida le long d'un morne, Liberdade, Salvador. (Photo Michel Agier.)



3. Une turma dans son coin, Liberdade, Salvador. (Photo Michel Agier.)

L'espace familial des maisonnées matricentrées

Si l'on considère, dans le quartier, les familles dont les revenus sont les plus bas, on constate, d'une part, qu'il s'agit dans la plupart des cas de maisonnées dont le chef est une femme, et, d'autre part, que ces femmes occupent les emplois les plus instables, les moins protégés par la législation ou les moins qualifiés. Autrement dit des emplois dont la dévalorisation sur le marché du travail empêche tout projet autonome, qui serait lié à une stabilité professionnelle ou de revenus. Il s'agit, en général, d'employées domestiques (bonnes, cuisinières, femmes de ménage) ou de travailleuses à domicile dépendantes de la clientèle (couturières, lavandières, cuisinières). On rencontre aussi, dans quelques maisons, une absence pure et simple de revenus propres, soit temporairement, soit d'une manière apparemment plus définitive.

Quelles que soient les variations minimales de la position de ces groupes domestiques sur l'échelle de l'extrême pauvreté, tous partagent une même problématique : l'impossibilité de l'existence sociale de la maisonnée si l'on ne considère que les revenus monétaires des emplois de ses membres (3). De fait, leur existence s'explique par la proximité spatiale et l'intervention d'un réseau de parents localisés hors de la maison. Ils y trouvent diverses assistances : petits emplois temporaires, dons de nourriture, logement d'enfants, prêts et dons d'argent, aides à la recherche d'emploi, etc. Autrement dit, il n'y a pas, dans ce cas, une adéquation exacte entre la maison et la famille. Il y a, au contraire, une distribution des fonctions familiales (résidentielles, reproductrices et socialisatrices) dont le cadre est l'espace familial englobant, localisé, au moins en partie, dans le quartier de Liberdade ou, plus proche encore, dans le sous-quartier du Largo. L'implication des autres strates sociales du quartier dans la reproduction des maisonnées pauvres se fait ainsi, au travers de relations familiales et de diverses autres formes de protection des maisons (parrainage catholique, liens dits « de considération », circulation des enfants, etc.). Autant de domaines où, quel que soit le sexe du chef de ménage, les femmes jouent un rôle médiateur central. Cela se traduit par le fait que les *avenidas* en général, et particulièrement les plus

(3) En additionnant les revenus des différents membres des maisonnées (lorsque plusieurs travaillent), on ne dépasse jamais deux *salaires minimums*. Le *salairé minimum* est une unité de mesure des revenus qui équivaut à peu près, actuellement, à 350 francs. On considère généralement qu'il faut un revenu équivalent à cinq *salaires minimums* pour satisfaire les besoins minimaux de nourriture, logement, habillement, santé, école et transport, d'une famille de quatre personnes. (N.B. : toutes les évaluations et tous les revenus indiqués dans ce texte correspondent au mois de mai 1988).

pauvres, se présentent comme des espaces de sociabilité et de travail féminins (AGIER, 1989).

La position des familles « nécessiteuses » des *avenidas* dans la structure des relations sociales du quartier peut donc se définir selon deux points de vue. Selon le premier, celui des classements, ces familles représentent la condition sociale la plus dévalorisée, désignée par les autres habitants du quartier comme un pôle négatif qui rassemble tous les traits d'une pauvreté crainte et rejetée (4). Selon le point de vue de leur intégration et de leur fonction dans le système social local, leur position se construit à partir des réseaux personnels et familiaux (et des valeurs morales engagées dans le fonctionnement de ces réseaux) qui mettent en rapport les différentes classes de familles. Ainsi, ces maisons, en échange de leur existence sociale assurée, renforcent le pouvoir de celles qui les soutiennent.

Statut familial et citoyenneté

On trouve, dans les réseaux de protection des familles « nécessiteuses », plusieurs familles du groupe intermédiaire du quartier. Dans celui-ci, des employés de commerce, des dockers, des marins, des maçons, des artisans, de petits commerçants forains et d'autres travailleurs aux revenus modestes mais relativement réguliers, forment des familles que l'on dit « équilibrées » — qualificatif qui se réfère autant au développement stable des cycles familiaux qu'au niveau de consommation de ces maisons ou qu'à leur présence régulière sur le marché du travail.

Situées entre le haut et le bas de la hiérarchie des statuts du quartier, ces familles habitent aussi dans des *avenidas*. Mais celles-ci sont plus larges, les maisons y sont plus confortables, parfois à étage. Venelles et traverses à l'entrée desquelles on peut voir, le dimanche matin, des hommes en train de laver leur voiture achetée d'occasion, pendant que d'autres, à l'intérieur de l'*avenida*, travaillent à l'amélioration de leur maison.

Leurs groupes domestiques sont habituellement autosuffisants et on rencontre parmi eux une proportion significative de parrains et de marraines d'enfants des *avenidas* plus pauvres. Ils y ont aussi des parents (sœurs, mère, neveux) auprès desquels ils ont des obligations d'entraide à remplir.

(4) Un groupe de maisons construites en terre et colombages, situé à l'entrée d'une des *avenidas* du quartier, est ainsi désigné par les termes *la favela* par les autres habitants du quartier.

Le statut social de ces familles se construit dans un équilibre difficile entre le rappel de la pauvreté (dans leur histoire personnelle, dans leur mémoire familiale et dans leurs relations familiales et quasi familiales actuelles) et leurs luttes sociales et symboliques pour éloigner cette même pauvreté et toutes les marques d'exclusion de la société de classe qu'elle concentre. Si, pour reprendre les termes de SANTOS *et al.* (1988 : 4-13), la pauvreté des familles « nécessiteuses » renvoie au domaine des classes invisibles et à l'invention permanente de nouveaux usages de la sociabilité, la problématique du groupe intermédiaire du quartier est centrée, elle, sur la citoyenneté — notion qui traduit la reconnaissance de l'individu, la visibilité sociale et politique de sa position et de sa participation à la vie de la cité. Trois éléments entrent dans la formation du statut de ces familles à la recherche d'une reconnaissance durable. Le premier renvoie à la place des identités professionnelles dans la formation des statuts, le second concerne la signification politique des pratiques matrimoniales, le troisième enfin provient du sens donné à la composition des maisonnées.

En premier lieu, il convient de relever l'usage qui consiste à désigner ces familles en les couplant au nom de la profession de leur chef de ménage : familles de *doqueiros* (dockers, et travailleurs du port en général); familles de *comerciários* (employés salariés du commerce), de *funcionários públicos* (fonctionnaires de l'État de Bahia ou de la mairie), de travailleurs du bâtiment (pour autant qu'ils permettent de désigner une compétence valorisée : maçon ou maître), etc. La taxinomie des catégories professionnelles se transforme en un mode de classification sociale locale : elle symbolise une intégration et une participation à l'univers des classes sociales, rendues visibles dans la vie locale et nationale par un ensemble d'associations professionnelles, de syndicats et de partis politiques.

En second lieu, la relative stabilité d'emplois et de revenus de ces maisons permet que s'y développent sans rupture les différents cycles familiaux, lesquels se transforment en norme qualificative de l'« équilibre » des familles. On peut comprendre, à partir de là, les trajectoires matrimoniales des hommes chefs de maisonnée. Le mariage civil n'est pas une pratique proprement familiale ; il n'est pas la condition nécessaire à la formation d'un couple et de son foyer, ni à la constitution d'une famille élémentaire. Il est fréquent que des couples se marient civilement (et religieusement) plusieurs années après la formation de la famille. En fait, le mariage civil est l'acte juridique et politique qui sanctionne la stabilité et la reconnaissance de trajectoires familiales qui sont simultanément des trajectoires sociales.

Cela se révèle dans la correspondance entre le type d'union conjugale et le niveau de revenu de l'homme chef de maisonnée, telle qu'on

peut l'observer dans le tableau I, réalisé à partir d'une enquête dans trois *avenidas* du quartier (5). En croisant, parmi les 35 hommes chefs de maisonnées rencontrés, leur revenu et leur histoire matrimoniale, on relève plusieurs données significatives. D'abord, l'importance des tentatives d'institutionnaliser les unions (28 hommes sur 35, soit 80 %, se sont mariés officiellement au cours de leur trajectoire matrimoniale); ensuite, une forte instabilité de ces mariages, la moitié d'entre eux ayant été rompus. C'est particulièrement le cas parmi les hommes aux revenus inférieurs. Dans les situations matrimoniales *actuelles*, il y a une évolution exactement parallèle entre le niveau de revenu et la stabilité du mariage officiel.

TABLEAU I
Revenu et situation matrimoniale des hommes chefs de maisonnée
(Liberdade, sous-quartier du *Largo*, 1988)

REVENU DE L'HOMME	HOMMES MARIÉS* OU QUI L'ONT ÉTÉ				HOMMES NON MARIÉS			TOTAL
	A	B	C	Sous-total	A'	B'	Sous-Total	
Inférieur ou égal à 1 SM	1	3	1	5	2	-	2	7
Plus de 1 à 3 SM	4	4	1	9	2	-	2	11
Plus de 3 à 5 SM	3	3	-	6	1	-	1	7
Plus de 5 SM	6	2	-	8	1	1	2	10
TOTAL	14	12	2	28	6	1	7	35

(*) On entend ici le mariage officiel. Celui-ci est : ou seulement civil (très rarement), ou civil et religieux (dans la grande majorité des cas), jamais religieux seulement.

Catégories d'hommes mariés : A (actuellement mariés) ; B (actuellement en union libre mais mariés par le passé) ; C (actuellement célibataires mais mariés par le passé) ; Catégories d'hommes non mariés : A' (en union libre) ; B' (célibataires).

SM = Salaire minimum

En d'autres termes, la relative réussite professionnelle et économique des chefs de famille des groupes intermédiaires (approximativement ceux qui se situent dans la moitié supérieure des tranches de

- (5) Considérées comme un tout, ces trois *avenidas*, dont l'étude sert de base aux analyses présentées ici, comprennent à peu près autant de familles « nécessiteuses » que de familles « équilibrées ». Séparément, chacune se situe à des niveaux différents de la hiérarchie locale. L'une (16 maisons étudiées), la plus pauvre, est significative pour sa part importante de maisonnées matricentrées (AGIER, 1989). La seconde (18 maisons étudiées) regroupe une part plus importante de familles dites équilibrées. Dans la troisième (24 logements étudiés), la plus aisée, on trouve un style d'habitation plus élaboré (quelques maisons à étage et un petit immeuble) et quelques familles de salariés des nouvelles industries.

revenus du tableau ci-dessus) est décuplée et traduisible en réussite matrimoniale. Celle-ci, à son tour, confère une reconnaissance légale à la famille ainsi constituée autour de la figure de l'homme pourvoyeur et ajoute un élément politique à la formation du statut du chef de famille.

Un troisième élément entrant dans la composition du statut de ces familles « équilibrées » est le rôle assumé par l'homme chef de ménage, pourvoyeur des besoins de la famille et capable par là même de reproduire sa lignée familiale et son honneur en stabilisant une famille élémentaire, dont le développement constitue progressivement une maisonnée qui dépasse les limites de la famille conjugale. D'une manière générale, on peut relever, dans les maisons des *avenidas* dont le chef est un homme, une tendance amplement réalisée chez les familles « de la place », qui consiste à élargir la famille par l'accueil de collatéraux, non parents, et enfants nés hors mariage. Toutes pratiques interprétées par les chefs de familles comme le résultat d'impositions familiales ou comme marques de générosité.

TABLEAU II
Composition des maisonnées selon le sexe du chef de maisonnée
(Liberdade, sous-quartier du *Largo*, 1988)

RELATION AVEC LE CHEF DE MAISONNÉE	CHEF DE MAISONNÉE HOMME		CHEF DE MAISONNÉE FEMME		TOTAL	
	Nbre	%	Nbre	%	Nbre	%
Chef de maisonnée	35	18,9	23	21,7	58	19,9
Conjoint	32	17,3	2	1,9	34	11,7
Enfants du chef de maisonnée	8	4,3	41	38,7	49	16,8
Enfants du conjoint	11	5,9	0	-	11	3,8
Enfants du couple	61	33,0	4	3,8	65	22,3
Enfants de filles	9	4,9	17	16,1	26	8,9
Enfants de fils	1	0,5	2	1,9	3	1,0
Ascendants du chef de maisonnée	0	-	3	2,8	3	1,0
Ascendants du conjoint	2	1,1	0	-	2	0,7
Collatéraux du chef de maisonnée	11	5,9	12	11,3	23	7,9
Collatéraux du conjoint	5	2,7	0	-	5	1,7
Gendres et brus	2	1,1	1	0,9	3	1,0
Non parents	8	4,3	1	0,9	9	3,1
TOTAL	185	100,0	106	100,0	291	100,0
Taille moyenne des maisonnées	5,3		4,6		5,0	

On voit ainsi que si la famille nucléaire *stricto sensu* englobe les deux tiers des membres des maisonnées dont le chef est un homme, le tiers restant est formé par les enfants nés hors couples (10,2 %) et par un ensemble d'*agregados* (plus de 20 %) : petits-fils, collatéraux, et non-parents. À l'opposé, les maisons de femmes, dont on a vu plus haut le caractère partiel en termes de fonctions, se composent

principalement de lignes de filiation (mères, filles et enfants de filles) qui paraissent également incomplètes, c'est-à-dire où manquent la figure de l'homme adulte (père, fils adulte ou gendre) et ses réseaux.

Arrangements domestiques et impositions familiales

Les classes de familles décrites jusqu'ici présentent l'apparence de structures très différentes. Ce serait pourtant un pur empirisme de conclure, à partir de l'observation de réalités domestiques distinctes, à l'existence de modèles et principes familiaux différents. En particulier, cela ne permettrait pas de comprendre la différence entre deux phénomènes simultanés et également importants dans les représentations locales : d'une part, la reformulation des distinctions sociales à partir de l'affirmation de différences familiales; d'autre part, l'existence d'un consensus symbolique qui est à la base du familialisme des relations sociales urbaines.

Pour se défaire de l'anthropologie spontanée des sujets et essayer de la comprendre, il est d'abord nécessaire de distinguer trois niveaux de réalité :

- le groupe domestique, ou la maisonnée, dont l'existence est la plus éphémère bien que la plus accessible à l'observation;
- l'espace familial comme cadre réel des relations généalogiques disponibles;
- le système des règles, droits et obligations, qui fonctionne comme un référent implicite délimitant les relations et pratiques possibles.

On peut alors, dans un deuxième temps, reprendre les classes de familles du quartier et y situer les quatre types d'organisation familiale observés dans les maisons. On trouve, parmi les familles « de la place », des formes de *famille étendue*, dans lesquelles divers segments issus de *sibling* forment des ménages vivant dans un ensemble résidentiel référé au père, qui exerce un contrôle sur les résidences et sur le réseau de relations locales de la famille. En deuxième lieu, on trouve, parmi les familles « de la place » et parmi celles que l'on dit « équilibrées », des groupes dont le principe est celui de la *famille élargie*, composée par une famille élémentaire et par l'agrégation de collatéraux, de petits-enfants (pris en charge comme enfants de *criação*) et de non-parents (enfants de *criação* et/ou jeunes filles faisant fonction de femmes de ménage). Troisièmement, des *familles élémentaires simples*, sans *agregados* et n'ayant parfois pas tous leurs enfants auprès d'eux, mais dont le noyau est encore la famille conjugale; on les trouve en partie parmi les familles dites « équilibrées » mais surtout parmi celles qui, dénommées « nécessiteuses », maintiennent un noyau conjugal. Enfin, parmi les familles « nécessiteuses » des *avenidas*, on peut distinguer un type de *famille partielle*

(AZEVEDO, 1966) : maisonnées de femmes dont le fonctionnement et les relations renvoient à un espace familial qui dépasse largement le cadre des maisons.

Ainsi, le rapport entre l'espace familial disponible et les regroupements résidentiels réels se fait graduellement plus lâche, sans cependant disparaître, depuis l'équivalence idéale rencontrée dans les formes de famille étendue, jusqu'à la situation fragmentaire des maisonnées matricentrées.

Dans un troisième temps, il convient d'observer que, quelle que soit la composition réelle des groupes domestiques, on trouve partout un ensemble cohérent de principes et valeurs : une référence constante à la famille d'origine, noyau de l'espace familial potentiellement disponible ; la centralité de la famille élémentaire formée par un homme, une femme et leurs enfants ; un privilège accordé aux relations de *sibling*, alors que les autres sont désignés comme venant « de dehors » ou « de la rue » ; la valorisation sociale de l'incorporation d'éléments étrangers au noyau élémentaire ; un poids symbolique prédominant attaché au rôle social de l'homme (c'est l'image du *pai provedor* — le père pourvoyeur) qui, en créant et maintenant une famille élémentaire, assure la transmission du nom de famille ; la possibilité qu'il a, pour remplir son devoir, de recourir aux biens et relations de la femme plutôt que de rester sous la dépendance de son propre père ; enfin le fait que la femme trouve là le fondement de sa position centrale dans l'organisation du quotidien des maisons.

On peut alors comprendre, finalement, que les différents types de composition familiale observés représentent des arrangements (éphémères) entre, d'une part, les règles de relations et impositions de rôle contenues dans ces principes familiaux généraux, et, d'autre part, les conditions matérielles de leur réalisation, celles-ci n'étant jamais vécues autrement qu'en fonction de celles-là. Cette relecture familiale des conditions socio-économiques des individus est précisément suggérée par le mode de classement social opéré dans le quartier.

On classe des familles pour parler de groupes de statut. C'est dans cette lecture familiale des différences sociales que se construit la domination des familles « de la place », représentantes locales du principe de la famille étendue. Celle-ci incarne un modèle statutaire plutôt que familial. Ce modèle social domine les pratiques des familles dites équilibrées qui tendent, dès qu'elles le peuvent, à élargir la structure de leur maisonnée. Il est aussi au principe de la mauvaise conscience des femmes chefs de maisonnée, qui interprètent leur propre situation en recourant aux notions d'échec, malchance, ou anormalité.

Ces différentes données et interprétations nous permettent d'aborder une autre question, puis un autre champ d'investigation. D'abord, quelle modernité les nouvelles familles ouvrières du quartier introduisent-elles dans cet ordre familial ? Ensuite, comment cet ordre familial s'étend-il à l'ensemble des relations sociales du quartier et forme-t-il la base d'un sentiment communautaire ?

La modernité des nouvelles familles ouvrières

Quand on parle, dans le quartier, des familles équilibrées des « industriels » (travailleurs de l'industrie), on désigne les maisons des salariés des nouvelles industries de la région, travailleurs du pétrole depuis les années cinquante et les années soixante, ou de la métallurgie, pétrochimie, du textile ou du plastique, secteurs où les embauches sont plus récentes (des années soixante-dix à aujourd'hui). Leurs revenus se situent entre cinq et dix salaires minimum, quelquefois plus. Bien que ces travailleurs se situent dans les strates inférieures de la main-d'œuvre des entreprises, ils bénéficient, dans le quartier, d'une image propre (représentée, de la manière la plus élaborée, par le statut de « travailleur du Pôle » — pétrochimique) qui les distingue des autres familles dans la classification sociale locale.

Ces familles ouvrières ont une relation étroite avec le groupe intermédiaire du quartier, celui des familles dites équilibrées. C'est dans ce groupe que se trouvent leurs pères, frères, cousins, beaux-frères, etc. Parce qu'ils en sont originaires, ils partagent avec ce groupe une même problématique de l'équilibre, oscillant entre la pauvreté (et l'exclusion) et l'insertion dans les classes intégrées et reconnues.

Du point de vue de leur organisation familiale, ces familles se situent encore dans le moule des familles dites équilibrées plus traditionnelles. Ils y introduisent cependant quelques différences, que l'on peut tenter, malgré leur aspect récent et inachevé, de systématiser en cinq points.

a) Le groupe domestique est entièrement autosubsistant. Par le salaire direct et indirect, l'entreprise tend à occuper un espace occupé ailleurs par les réseaux familiaux : prêt d'argent, aide au logement, prise en charge des enfants en bas âge, accès aux soins de santé. Cela éloigne un peu ces familles des nécessités de l'implication dans les réseaux familiaux locaux, et les rapproche d'une logique de fonctionnement dépendante de l'entreprise et du salaire.

b) On peut relever une tendance, dans la composition des maisonnées, à un centrage de plus en plus exclusif sur la famille conjugale. Mais ce n'est qu'une tendance, dont l'observation est en outre biaisée par

le fait qu'il s'agit en général de familles jeunes. On trouve donc, régulièrement, le modèle simple du couple marié et deux ou trois enfants. Mais des formes de famille élargie apparaissent aussi, telles qu'on peut le voir dans l'une des trois *avenidas* étudiées dans le quartier (la plus aisée), où vivent les cinq ménages suivants, dont les chefs sont des travailleurs de l'industrie de pointe :

— C.M. (29 ans) + épouse + 2 enfants du couple + 1 fille de *criação* ;

— C.M. (54 ans) + épouse + 2 enfants du conjoint + 1 enfant du couple + 1 *agregada* (travaille comme domestique) ;

— C.M. (30 ans) + épouse + 2 enfants du couple + 1 *agregado* (frère du C.M.) ;

— C.M. (33 ans) + épouse + 3 enfants du couple ;

— C.M. (30 ans) + épouse + 2 enfants du C.M. + 1 enfant du couple.

Une troisième donnée permet de compléter ce tableau et confirme la tendance à la réduction de la taille des ménages et à la simplification de leur composition. Il s'agit des groupes de dépendants déclarés aux entreprises dans deux usines du pôle pétrochimique (AGIER, 1990). Tout en tenant compte d'une possible inadéquation entre la composition réelle des maisonnées et les familles déclarées à l'entreprise, il est intéressant de noter que celles-ci présentent une taille moyenne de 3,4 individus par famille, près de 90 % des membres de ces familles appartenant à la famille nucléaire. En outre, la part des *agregados* diminue sensiblement lorsque l'on passe des strates inférieures des entreprises (ouvriers et employés subalternes, c'est-à-dire ceux que l'on trouve dans le quartier de Liberdade) aux strates supérieures : elle passe de 13,7 % dans le premier cas à 8,4 % dans le deuxième. On peut ainsi penser qu'un modèle individualiste est présent dans la symbolique familiale de ces familles ouvrières. Il leur est fourni, non par leur environnement urbain immédiat, mais par celui de leur entreprise, se trouvant plus complètement réalisé parmi les couches supérieures, cadres et techniciens, qui forment aussi la classe moyenne moderne de la ville, concentrée dans les quartiers du bord de mer, à l'opposé de Liberdade.

c) L'officialisation des unions conjugales se réalise rapidement et systématiquement. Les maisonnées présentent ainsi l'apparence de familles stables, « équilibrées », bien encadrées dans la légalité, où le rôle du père pourvoyeur est plus accompli que dans les autres groupes. Le statut social de ces hommes se trouve ainsi renforcé par un statut familial honorable et reconnu.

d) Bien que les représentations sur le travail de l'épouse continuent de s'inspirer des mêmes principes de l'honneur que l'on trouve dans le reste du quartier, d'autres discours et pratiques apparaissent. De

la sorte, on peut distinguer deux attitudes également représentées dans ces familles de salariés de l'industrie. L'une considère comme une honte le fait que l'épouse sorte de la maison pour participer à la formation du revenu familial; c'est là le seul rôle de l'homme « pourvoyeur » dont l'épouse ne travaille pas parce que « ce n'est pas (ou plus) nécessaire ». Ce discours de l'honneur reproduit celui des autres familles « équilibrées » du quartier, dans leur volonté de se démarquer des stigmates de pauvreté, associés aux échecs masculins. L'autre considère que la femme « peut aider » ou même participer pleinement à la composition du budget familial. Ce point de vue accompagne en général un discours revendicatif qui se réfère aux conditions de travail de l'homme, à ses compétences professionnelles, aux besoins créés par le passage à un nouveau style de vie : tout un discours référé et formé dans le cadre de l'entreprise, et dépréciant la « misère » supportée par des amis et voisins travaillant dans le commerce ou les services pour des revenus bien inférieurs (6).

e) Liée au point de vue précédent, l'existence de projets familiaux distingue encore cette catégorie de familles. Projet quant à la taille de la famille (avoir et vouloir peu d'enfants pour pouvoir assumer une famille compatible avec le salaire, le mode de vie et la carrière envisagée), projets de consommation de biens durables et semi-durables, projets résidentiels (changement de quartier, achat de maison), projections professionnelles pour les enfants (prolongeant l'expérience professionnelle du père, prévoyant la formation scolaire et professionnelle nécessaire), etc.

La simple existence de ces projets familiaux distingue ces familles de celles, plus pauvres et aux insertions socioprofessionnelles plus précaires, qu'elles côtoient. Celles-ci vivent le plus souvent au rythme des urgences du quotidien et n'ont pas la même disponibilité pour penser un projet de famille, imaginer et effectuer les dépenses nécessaires à sa réalisation. Les familles ouvrières, elles, peuvent incorporer l'image de leur futur dans la formation de leur statut social présent.

La différence constituée localement par leurs conditions socio-économiques, par leurs comportements familiaux, et par l'existence d'un référent de classe, individualiste, appris dans les cadres du travail, donne à ces familles une certaine étrangeté dans le contexte du

(6) Une indication de la distribution de ces deux attitudes nous est donnée par les chiffres tirés de l'étude de 25 trajectoires de salariés de l'industrie habitant le quartier. Sachant que 18 sont mariés, huit de leurs épouses n'ont pas d'emploi, et les dix autres travaillent : neuf comme salariées (institutrices, auxiliaires d'infirmier, employées de bureau, vendeuses de magasin) et une comme manucure à domicile.

quartier. D'une part, leur insertion dans la nouvelle collectivité industrielle bahianaise leur permet de se différencier, localement, en vivant et montrant des changements dont la signification est donnée, globalement, à l'échelle d'une société à la recherche de modernité. Représentant local de cette modernité (en termes de références familiales, de style de vie, de participation politique, de soumission des rythmes familiaux quotidiens aux rythmes du travail salarié et industriel), ce groupe de familles dispute aux familles « de la place » leur position dominante dans la hiérarchie locale des valeurs et des statuts. D'autre part, ce groupe ne détient pas, dans l'ordre social et dans la disponibilité résidentielle du quartier, une place correspondant à ce statut, c'est-à-dire les distinguant du reste des familles dites équilibrées.

À partir de là, deux attitudes également logiques et pratiquées peuvent être observées, concernant la résidence de ces familles. L'une consiste à quitter le quartier pour aller vers des zones de la ville (bord de mer ou, plus souvent, périphérie des grands ensembles) correspondant à leur situation. C'est ce qu'a fait près de la moitié des salariés de deux entreprises du pôle pétrochimique qui habitaient le quartier de Liberdade au moment de leur embauche (7).

L'autre attitude consiste à rester à Liberdade (ou y revenir après quelques années passées dans un grand ensemble de la périphérie). C'est le résultat d'un choix où se combinent trois critères : d'abord, un certain scepticisme quant aux possibilités réelles et durables d'ascension sociale promises par leur salarisation ; ensuite, la prise en compte des avantages matériels offerts par leur insertion dans le quartier (possibilités d'héritage ou d'achat à bon marché de maisons en terre ou dégradées qu'ils réformeront rapidement et complètement) ; enfin, l'attachement familial ou quasi familial qui les lie à la population du quartier.

FAMILIALISME URBAIN ET SENTIMENT COMMUNAUTAIRE

Construit le long d'une crête de morne surplombant la baie de Salvador sur environ deux kilomètres, le quartier de Liberdade

- (7) Selon les données relevées dans les fichiers du personnel de deux entreprises du Pôle (1946 individus au total), la mobilité résidentielle des travailleurs originaires du quartier de Liberdade (108 individus) se distribue de la façon suivante : 52,8 % sont restés à Liberdade depuis qu'ils travaillent dans l'entreprise, 47,2 % sont allés habiter dans d'autres quartiers, dont le tiers vers le bord de mer et près de la moitié dans la périphérie de grands ensembles (AGIER, 1990).

s'organise autour d'une rue principale, anciennement *Estrada da Boiada* (c'est par là qu'étaient amenés les troupeaux de bétail vers les abattoirs proches), puis *Estrada da Liberdade* (les troupes indépendantistes entrèrent par cette route, en 1823, pour libérer la ville de la domination portugaise). De cette rue principale, ancienne voie de la ligne de tramway qui commença à relier le quartier au centre de la ville à partir du début de ce siècle (et provoqua son véritable développement urbain), partent les rues qui donnent vers les sous-quartiers de Liberdade, peuplant un paysage tout en collines, dénivelés, rampes et escaliers.

Il y a une alternance dans l'identification des habitants : pour l'extérieur, ils se désignent comme habitants de Liberdade, connu dans la ville comme un quartier noir, prolétaire, peuplé, parfois craint et fermé. À l'intérieur de cette première identification contrastante, d'autres frontières, internes, sont données par les noms et les limites des sous-quartiers ou rues de résidence. Ces identités sont souvent associées à quelques traits spécifiques. Ainsi, parmi les sous-espaces les plus fortement stigmatisés à l'intérieur du quartier Liberdade, l'*Avenida Peixe* est identifiée comme le repaire des « marginaux » du quartier, et le sous-quartier de *Curuzu* comme le noyau du mouvement noir dans le quartier (et dans la ville). Au principe de ces distinctions spécifiques, il y a un sentiment communautaire formé dans le tissu des relations sociales propre à chaque sous-quartier. Par une série d'emboîtements, ce sentiment se reproduit dans l'identification externe de Liberdade face au reste de la ville. *Le ser da Liberdade* (« être de la Liberdade ») ou l'interpellation (généralement politique) du *povo* [« peuple »] *da Liberdade*, sont des procédés essentialistes légitimés, non par une condition socio-économique ou ethnico- raciale qui serait homogène et radicalement différente d'autres régions de la ville, mais bien d'abord par l'existence d'un sentiment communautaire formé quotidiennement dans les relations locales.

Toponymie et identité locale

Dans le cas du sous-quartier du *Largo*, ce sentiment communautaire se forme à différents niveaux. Comme pour les autres parties de Liberdade, il existe une « entrée » : une rue venant de la rue principale, qui donne une impression de passage, d'accès à un quartier fermé. La même impression se répète à l'entrée des venelles, impasses et traverses qui forment un réseau dense autour de la place principale. Celle-ci est la principale référence du quartier, le centre de sa vie commerciale, sociale, festive.

L'existence d'une toponymie interne est constitutive d'un sentiment d'identité locale. En premier lieu, le quartier lui-même est l'objet de deux appellations. La première, officielle, est le produit d'un regard externe : c'est l'ancien nom du bar situé à l'entrée du quartier, ce bar étant également l'ancien arrêt du tramway situé sur la rue principale de Liberdade. Le nom interne, lui, regarde vers l'intérieur du quartier ; il désigne son espace central : la place (le *largo*).

De la même façon, les espaces mineurs (venelles, etc.) du quartier sont nommés. Chaque nom renvoie à un fragment de l'histoire locale : *Beco do Sabão* (impasse du Savon) et *Beco do Vinagre* (impasse du Vinaigre), parce qu'il y avait, dans le temps, des fabriques artisanales de savon et de vinaigre au fond de ces impasses ; *Vila Gradil* (cour du Grillage) dont l'entrée était anciennement fermée par un grillage ; *Avenida da Bomba* (avenue de la Pompe), parce qu'il y avait dans cette venelle la pompe à eau qui alimentait le quartier avant l'installation du réseau d'eau dans les maisons, etc. Plusieurs autres *avenidas* portent le nom de leur ancien propriétaire.

Dans cette toponymie interne, s'exprime l'histoire du lieu, élément d'un savoir qui ne sort pas de la communauté locale (ces noms n'apparaissent pratiquement pas sur les cartes de la ville). L'usage de ces noms, et le savoir qui leur est associé, sont les marques d'une continuité *quasi ethnique* associée à cet espace (8).

Les politiciens qui, aujourd'hui, se présentent dans le quartier et qui, de la place centrale, flattent et demandent des voix à la « communauté du Largo », reproduisent, à leur manière et pour leurs propres intérêts, ce sentiment de communauté.

Familles et groupes

Un réseau dense de relations familiales forme la toile de fond des échanges quotidiens dans le quartier, tels que les vit chaque maison. Aux relations strictement familiales, s'ajoutent un ensemble de liens qui leur empruntent les mêmes valeurs et parfois les mêmes termes. Outre les liens de compères et commères, parrains/marraines et filleuls, établis par le baptême des enfants, et qui engagent, en grand

- (8) Cela ne fait que renforcer l'analogie ethnique que l'on observe déjà dans l'existence d'appellations internes/externes pour le sous-quartier, ou dans les emboitements successifs d'identifications qui mènent de la ruelle au sous-quartier, et de celui-ci à l'ensemble de Liberdade. Il est d'ailleurs intéressant de remarquer que si le terme français « chauvinisme » nous vient de l'histoire militaire impériale, l'équivalent brésilien (et non portugais), qui est *bairrismo*, provient d'un glissement de sens à partir de l'identification au quartier (*bairro*) de résidence ou d'origine.

nombre, parents et non-parents du voisinage, d'autres relations font un usage généreux des termes de parenté. C'est le cas des liens dits « de considération », qui consistent à utiliser le langage d'un rapport institutionnalisé (parenté, alliance, parrainage) pour distinguer le caractère privilégié d'une amitié ou d'une dépendance : un ami cher est un frère « de considération », un protecteur est un parrain « de considération », etc. L'usage de ces termes intervient encore dans les façons d'interpeller les personnes du voisinage à qui l'on manifeste une attention avec les titres de frère, beau-frère, ou compère. Tout un code privé, familial, est ainsi constamment à l'oeuvre dans les relations internes du quartier.

À partir de là, se constitue ce qui représente sans doute le plus fort cadre d'identification à l'espace du quartier. Il s'agit des *turmas*, groupes d'amitiés formés dans la jeunesse, et dont l'histoire marque la vie du quartier. C'est dans les *turmas* que circulent des informations sur les emplois ou les services de travail au noir. Mais elles sont surtout le cadre principal de l'organisation des loisirs : jeux de dominos, de dames ou de cartes dans les bars ou sur le trottoir ; sorties à la plage pour y jouer au volley-ball ou au football ; organisation de groupes de quadrilles pour les fêtes de la Saint Jean ; formation de groupes de *samba* ou de « blocs » carnavalesques.

Dans le quartier du *Largo*, une des manifestations les plus visibles de ces *turmas* se trouve dans la formation des équipes de football (à six joueurs) engagées dans le tournoi du quartier, qui se déroule tout au long de l'année sur un petit terrain occupant une partie de la place centrale. Leur étude nous permet de mieux comprendre la formation et la composition des *turmas*.

Le championnat de football rassemble environ 300 participants répartis en quinze équipes, chacune comptant environ une vingtaine de membres qui se relaient tout au long de l'année selon leur disponibilité. Neuf de ses équipes sont du quartier lui-même, les six autres viennent d'autres points de Liberdade. Les équipes se formèrent à partir d'un noyau initial de trois à six personnes, *turmas* anciennes ayant de nombreuses autres activités de loisir. Sur douze équipes étudiées afin d'identifier les *turmas* qui en furent à l'origine, on a obtenu les informations suivantes. Deux *turmas* sont le produit d'une double relation de travail et de voisinage. Une autre est formée par cinq anciens collègues d'une même école. Trois viennent de relations familiales (noyaux de deux ou trois frères) élargies au voisinage immédiat (une *avenida*, un petit immeuble). Une autre s'est développée à partir d'une relation formée dans la proximité de deux maisons mitoyennes. Dans cinq cas, les équipes de football furent constituées par des « amis d'enfance » ou des « copains qui se retrouvaient sur le terrain ». Les groupes de supporters sont formés par des voisins,

amis, parents, « cousines et petites amies ». Officiellement, le tournoi est organisé par la section locale de la ligue de football, dont le directeur est un agent électoral d'un député qui finance l'organisation du tournoi, et le codirecteur est un travailleur du pôle pétrochimique résidant dans le quartier. La distribution des participants du tournoi selon leur secteur d'emploi a pu être relevée pour 123 personnes, ramenées à 91 si l'on enlève les 32 scolarisés de cet échantillon :

- commerce, transports (salariés et autonomes)... 33 (36,2 %);
- services (ateliers, gardiennage)... 24 (26,4 %);
- pôle pétrochimique, Petrobrás (9), CIA (10)... 22 (24,2 %);
- industries traditionnelles, port et bâtiment... 6 (6,6 %);
- administration publique... (6,6 %).

Outre que l'âge relativement jeune des participants explique la faible représentation des travailleurs des secteurs traditionnels, on peut observer que les *turmas* du quartier représentent, dans l'ensemble, une image fidèle des différentes catégories de travailleurs présentes dans le quartier, catégories qui se trouvent le plus souvent mêlées dans la vie des groupes. Si le fait de travailler dans une même entreprise crée une connivence supplémentaire entre des voisins, il faut aussi noter qu'aucune convivialité à part ne regroupe, entre eux, les travailleurs du pôle pétrochimique ou de la Petrobrás, pas plus que ceux qui travaillent dans la police ou le commerce, ou que les apprentis et ouvriers des nombreux garages et petits ateliers du quartier.

Si l'on a ainsi une idée de la formation et de la composition de ces groupes conviviaux du quartier, on peut encore se faire une image de leur emprise en observant que c'est dans les *turmas* que se donnent les surnoms qui vont rester accolés pendant des années aux personnes, au moins dans les limites du quartier. Lorsque ce ne sont pas des diminutifs du prénom, ces surnoms rappellent un fait, une attitude ou une manie de la personne : un fort en football est appelé *King* (le « roi »); un autre, excessivement sentimental, garde, même marié et père de famille, le surnom de *Manteiga* (« beurre »); un homme qui eut une adolescence fougueuse, se plaint à plus de trente ans d'être encore appelé *Maluco* (« fou, crétin »); le comportement et l'aspect d'un autre lui ont valu le surnom de *Bouddha*, etc.

Les formes les plus visibles que prennent ces groupes (par exemple dans la formation d'équipes de football, ou dans le fait qu'ils aient, dans le quartier, des lieux de rencontre bien définis — leur « coin », devant la maison d'un des membres du groupe, devant un bar, à un

(9) Entreprise nationale d'extraction et raffinerie de pétrole.

(10) Centre industriel d'Aratu, qui regroupe des entreprises métallurgiques et chimiques.

coin de rue, etc.) ne sont que des manifestations, parmi d'autres, de leur rôle dans la vie locale. La somme de ces manifestations (plus ou moins visibles de l'extérieur) constitue une présence constante et une fonctionnalité ample de ces *turmas* dans la vie du quartier et dans les trajectoires de ses habitants.

Objet par excellence de la sociographie des réseaux (HANNERZ, 1983 : 223), ces groupes montrent comment l'usage privé (c'est-à-dire vécu en termes relationnels, affectifs et moraux) s'étend au-delà de la seule institution familiale (où ils prennent, en bonne partie, naissance) pour atteindre les milieux de l'école et du travail et pour servir de cadre à une intégration également privée au quartier. Par un effet de symétrie, ces réseaux (et les valeurs qui les font vivre) peuvent retourner aux points de la structure sociale où ils se forment, étant aussi bien le lieu de rencontres de futurs épouses que celui de la diffusion d'informations et d'appuis dans la recherche d'emplois.

Les *turmas* sont exemplaires d'une diffusion généralisée des valeurs contenues dans le fonctionnement des familles : fidélité, générosité, solidarité, honneur, etc. Et, tout comme dans les familles, ces valeurs alimentent aussi bien des alliances que des conflits ; elles sont des impositions contraignantes autant que des solidarités bonnes à prendre.

IDENTITÉS URBAINES

Ni fermée, ni absolument spécifique, une théorie du quartier est reconstituable, définissant des conditions d'intégration sociale valables pour tous. Elle implique l'acquisition de savoirs quasi ethniques centrés sur une identification au lieu, et de codes quasi familiaux à l'œuvre dans tous les domaines de la vie sociale locale. Ce savoir-vivre local s'acquiert dans les itinéraires familiaux, qui sont aussi, comme naturellement, des trajectoires d'intégration à la vie locale et ses réseaux. Quelle que soit la position de chacun dans le classement des familles, tous les sujets du quartier vivent une socialisation où les liens personnels et les valeurs morales familiales imprègnent la vie sociale. Au-delà de la diversité des arrangements domestiques provisoires, l'emprise familiale — comme ensemble de valeurs et de relations — est la forme première de l'emprise urbaine sur les individus.

Ce sentiment communautaire formé dans les relations urbaines manifeste une efficacité particulière par le rôle qu'il joue dans divers mouvements urbains qui se sont développés depuis une quinzaine d'années à Salvador : associations de quartier, associations de « mères de famille », groupes culturels *afro*, etc.

Ainsi, on passe fréquemment d'une *turma* à un groupe organisé de loisirs (tournoi de football, sorties organisées à la plage, groupe de samba, etc.). De celui-ci à un « bloc » carnavalesque. Et de ce dernier à une association culturelle. Dans le contexte des relations raciales actuelles à Salvador, celle-ci pourra se situer dans le champ des groupes culturels *afro*, et plus largement comme une composante du mouvement noir, traduisant en termes ethno-politiques une culture pratiquée dans la convivialité des *turmas* d'un quartier noir et populaire. Mais l'ancrage local restera essentiel pour la légitimation du groupe (AGIER, 1992).

De la même façon, des réseaux locaux de femmes, formés par la nécessité du maintien de relations familiales et quasi familiales autour des maisons, fourniront la substance d'une « association des mères » de tel ou tel quartier.

Dans une société où la citoyenneté salariale n'est, selon les cas, qu'un privilège rare, une réalité incomplète et précaire, ou un rêve lointain, l'accès au respect et aux droits sociaux des individus passe nécessairement par des filières plus collectives qu'individuelles, plus relationnelles que contractuelles, plus urbaines que professionnelles, et donc par un usage politique du sentiment communautaire urbain.

Ce sentiment, formé dans le quotidien des quartiers populaires les plus anciens, noirs et métis, de Salvador, prend ainsi sa signification moderne. Un ensemble de réseaux (familiaux et quasi familiaux) et de principes relationnels rappellent pour tous la valeur sociale, et l'efficacité politique, de la famille étendue, de la solidarité et de la générosité, de la fidélité et de l'honneur, etc. Réseaux et principes que l'on retrouve régulièrement à l'origine et dans le fonctionnement des institutions et associations formées en milieu urbain.

Là encore, la problématique spécifique des nouvelles familles ouvrières à Liberdade est éclairante. Par touches successives, elles introduisent des pratiques familiales différentes, des valeurs sociales et des signes de statut rivalisant avec les critères du système local dominant. Ces travailleurs peuvent, à l'occasion, déprécier le quartier pour se démarquer des stigmates d'archaïsme ou de marginalité qu'il contient et pour se rapprocher de la modernité ouvrière vécue sur leurs lieux de travail (AGIER et GUIMARÃES, 1991). Mais le quartier n'en est pas moins une communauté, éventuellement un refuge, qu'ils connaissent et qu'ils pratiquent. À une époque où la récession commence à éteindre les rêves d'ascension sociale liés à la salarisation dans les nouvelles industries, c'est encore l'emprise urbaine qui incarne la permanence culturelle, et une possibilité de « mouvements communautaires » (CEDEJ, 1991). Dans l'histoire et la vie sociale du quartier, on peut toujours chercher le dénominateur commun, familialiste, pour y retrouver un principe d'identité.

BIBLIOGRAPHIE

- AGIER (M.), 1989. « Le sexe de la pauvreté : hommes, femmes et familles dans une *avenida* à Salvador de Bahia », *Cahiers du Brésil contemporain*, n° 8 : 81-112.
- AGIER (M.), 1990. « Espaço urbano, família e status social : o novo operariado baiano nos seus bairros », *Caderno CRH*, n° 13 : 39-62.
- AGIER (M.), 1992. « Ethnopolitique : racisme, statuts et mouvement noir à Bahia », *Cahiers d'Études Africaines*, XXXII, n° 1 (*sous presse*).
- AGIER (M.) et GUIMARÃES (A.S.), 1991. « Alchimie ouvrière : techniciens et *peoes* dans l'industrie de process à Salvador de Bahia », *Sociologie du Travail*, XXXIII, 3 : 351-374.
- AZEVEDO (T. de), 1959. « Classes sociais e grupos de prestígio », *Ensaio de antropologia social*, Salvador, UFBA : 103-120.
- AZEVEDO (T. de), 1966. « Família, casamento e divórcio », *Cultura e situação racial no Brasil*, Rio, Civilização brasileira : 109-139.
- CEDEJ (éd.), 1991. *Modernisation et nouvelles formes de mobilisation sociale. Égypte-Brésil (1970-1989)*, Le Caire, Dossiers du Cedej.
- GUIMARÃES (A. S.), 1992. « Les classes et leurs couleurs à Bahia », *Cahiers d'Études Africaines*, XXXII, n° 1 (*sous presse*).
- GUIMARÃES (A. S.) et CASTRO (N.), 1990. « Espaços Regionais de Construção da Identidade : A Classe Trabalhadora no Brasil Pós-77 », *Caderno CRH*, n° 12 : 33-54.
- HANNERZ (U.), 1983. *Explorer la ville. Éléments d'anthropologie urbaine*, Paris, Éditions de Minuit.
- SANTOS (M.), SIMOES (J.) et SANTOS Fº (M.), 1988. « O retrato fiel (legendas baianas) », *Revista da Bahia*, n° 9 : 4-13.
- WOORTMANN (K.), 1987. *A família das mulheres*, Rio de Janeiro, Tempo brasileiro.